

# Dis Papy, raconte moi comment c'était l'Algérie que tu as connue.... (Suite)

## Les bombardements

### (Seizième partie)

**F**in 1942... Après le débarquement des Alliés en AFN, les "Liberty-ships" américains débarquèrent à Philippeville, qui devint une tête de pont, un matériel impressionnant : Tanks, GMC, Jeeps, gros 105, pièces antiaériennes à quatre canons, milliers de conteneurs, et des bombes, des tonnes de bombes que je revois encore, faussement inoffensives, massées sur les quais à l'entrée desquels une imposante pancarte ordonnait : « No entrance in the dock area » (Premier contact avec la langue anglaise) et que surveillaient des G'I au casque blanc. Et naturellement la ville, le port plus exactement, devint la cible des bombardiers allemands et italiens. Presque chaque jour, à la tombée de la nuit, le sinistre mugissement des sirènes nous invitait à regagner les abris. Le nôtre se situait dans... la salle de bain de la maison de pépé Roch. Cette pièce étant en contrebas de la rue de Paris était relativement protégée de ce côté ; elle l'était moins du côté rue des jardins, dont elle n'était séparée que par le jardinet de grand-mère ; un éventuel danger ne pouvait venir que de là.

Au lugubre appel, nous nous précipitions chez mémé et dégringolions dare-dare l'escalier métallique qui conduisait à ce relatif havre de sécurité ; la plupart des voisins, qui n'avaient pas eu un long chemin à parcourir étaient déjà là : Madame Ahmed, Zinèbe, les Varo, Fatih, et les langues allaient bon train : on en profitait pour échanger des secrets de cuisine : « Vous savez, madame Roch, si vous voulez réussir un bon couscous... »

... prendre ou donner des nouvelles du quartier : ça qu'il a fait çuilà, comment elle s'est habillée la fille Untel « même que ses souliers i z'étaient pas assortis à la jupe... », avec qui i sort le fils Machin : « que moi je s'rai sa mère, la honte à la figure j'aurai !... », que la p'tite à Chose elle a eu le courage de demander un demi quart des anchois à madame Iborra : « tu t'rends compte ! un demi quart ! - c'est pas possible ! - J'te jure ma fille, moi je saurai plus où me mettre... ! Tout cela en égrenant le chapelet que personne, chrétien ou musulman, n'avait oublié. « Et je vous salue Marie... Et la belle-sœur de... Et Allah ou akbar... ! Et patati... Et patata... » Chacun en prenait pour son grade, les costumes sur mesure étaient taillés gratuitement.

Nous, les enfants, avions droit à un régime privilégié : on nous avait installé, dans la baignoire, un confortable matelas que mon frère P'tit Pierre, ma cousine Michelle et Farida partageaient dans la bonne humeur et les taquineries ; à cet âge, on ne se rend pas bien compte du danger et les bavardages des grands ne nous intéressaient pas. On essayait bien parfois de se faufiler pour apercevoir, par l'imposte du fond du couloir, l'impressionnant feu d'artifice qui illuminait le ciel, mais nous étions sans ménagement refoulés vers le fond de la pièce et notre baignoire aménagée...

Pendant ce temps, par vagues successives, les Stukas, moteurs hurlants, piquaient vers le port, suivant la voie naturelle que représentait le ravin de la rue Nationale, essayant d'atteindre cet énorme amoncellement d'armes et de matériel ainsi que les navires à quai ; la DCA, dont les batteries avaient été installées un peu partout en ville, se déchaînait, mais, parmi les agressifs tacatacata des mitrailleuses ou les pom pom pom des canons légers, on pouvait reconnaître les miaulements stridents des bombes et, d'après leur intensité, déterminer à peu près leur proximité ou leur éloignement « En voilà encore une qui est pas pour nous... ! Merci mon Dieu, merci ! c'est pas encore pour cette fois ! »

Mais un soir, un sifflement se fit plus pointu que d'habitude, coupant brutalement court aux commérages... Pendant quelques brèves secondes, ce fut un silence de mort, on pressentit le pire. « Mamamia, elle est pas loin celle là !... » « Elles » n'étaient pas loin, en effet : deux assourdissantes déflagrations crevèrent ce silence, firent s'éteindre la lumière et vaciller les murs. Nous restâmes hébétés, muets, sonnés ! Les oreilles bourdonnaient, j'eus brusquement la colique... « Claude, Pierrot, vous êtes là ? » s'inquiétèrent des voix dans l'obscurité. « Michelle, ma fille, réponds moi, où t'i es ? » Je ne vois pas où nous aurions pu être, mais ces terribles explosions avaient fait perdre la notion du réel à nos braves parents ! On tâtonnait dans le noir, na sachant plus quoi faire, pas loin de la panique, quand à notre grand soulagement, la sirène annonça la fin de l'alerte.

Sans demander notre reste, nous sortîmes dans la rue où déjà la foule se pressait. Il y régnait une atmosphère étrange, feutrée, presque intime ; une épaisse fumée grisâtre, dans laquelle nous nous mouvions tels des fantômes, piquait les yeux ; une forte odeur de poudre prenait à la gorge ; dans un brouhaha confus, ouaté, comme si l'on se faisait des confidences, les questions se croisaient, on échangeait des commentaires.

« La purée de ces sales Boches, quand c'est qu'ça va finir ? - tu vas voir, maintenant qu'i a les américains, ça va pas tarder !... » D'autres s'interpellaient, toujours mezzo voce : « Où elles sont tombées, où ? - On dirait que c'est vers les remparts. - Je crois pas, c'était bien plus près. - En attendant, y a un Bon Dieu pour nous « Mais où avaient-elles donc atterri » ?

La première avait éventré, près des remparts justement, une des antiques citernes romaines qui servaient de réservoirs d'eau à la ville et, dans un grondement sourd, un véritable torrent dévalait la rue du Ravin. La deuxième aurait pu nous être fatale : elle tomba dans la prison, dont nous n'étions séparés que par la rue, non sans avoir heurté, heureusement à l'intérieur, le sommet du haut mur d'enceinte ; un mètre de moins, elle explosait juste en face de notre abri, et je ne serais pas là

aujourd'hui à vous narrer mes souvenirs ! Il n'y eut pas de victimes dans la prison, seul un détenu fut légèrement blessé, mais nous l'avions échappé belle. Je me demande encore si nous devons ce miracle à l'efficacité des chapelets... Toujours est-il - Jésus Marie, merci ! qu'on a eu de la chance !... Ou alors la Baraka, si vous préférez ! Allah ou Akbar !...

De retour chez nous, nous découvrîmes un long chevron qui avait traversé tuiles et plafond et s'était logé dans le débarras, droit comme un i, entre des bouteilles de conserve de tomate dont pas une n'avait été brisée... Et en rentrant dans la cuisine, nouvelle surprise : un lourd éclat, de bombe ou d'obus, je n'ai jamais su, aussi grand qu'une assiette, aux contours déchiquetés et coupants, avait lui aussi éventré toiture et plafond pour atterrir dans le placard où il avait provoqué une sérieuse casse dans la vaisselle... Il a d'ailleurs mieux valu qu'il tombe là plutôt qu'au milieu d'une foule, ne trouvez-vous pas ? Vous me direz qu'une foule assistant à un bombardement, c'est quand même assez rare... D'accord ! Mais ça n'est pas forcément impossible... Donc, de toutes façons, mon éclat est bien mieux dans le placard, non ?

Ces bombardements, qui continuèrent jusqu'en 1944 et nous firent déménager à Jeanne d'Arc - j'en parlerai plus loin - causèrent des dégâts considérables dans l'agglomération et ses environs immédiats : de nombreux immeubles endommagés, les installations portuaires en grande partie détruites, quelques navires coulés dont l'un, ou plutôt ce qu'il en restait, vint s'échouer un peu plus loin que la piscine. On déplora plus d'une cinquantaine de victimes civiles et autant de militaires. Je me souviens en particulier de cette maman qui fut ensevelie avec ses trois fillettes dans un immeuble du centre ville. Et dans la ferme Monti, pourtant située à l'extérieur, non loin du stade municipal, plusieurs personnes furent tuées par une bombe dont on se demande bien pourquoi elle avait été larguée là, loin de toute cible militaire !

Philippeville, qui eut le triste privilège de recevoir, en août

1914, les premiers obus du conflit, — rappelons nous le  
« Goeben » - payait encore un bien lourd tribut à la guerre ! Ci  
dessous 2 cartes postales du bombardement de Philippeville le  
quatre août 1914 où l'on déplora 13 morts et 21 blessés !

**Auteur : Claude Stefanini**

**(A suivre... )**

*Ce texte, propriété de Claude Stefanini, ne peut être  
reproduit, ni copié sur quelque support que ce soit,  
réutilisé pour illustrer toutes sortes de documents,  
loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits  
d'auteurs.*